

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 52.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 26 DECEMBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Profil et portraits, par Arbois.—La famille royale, par A. Gélinas.—Le marquis de Horne, par A. Gélinas.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Un poète canadien apprécié en France.—Interrogatoire de Passavanti, l'assassin du roi d'Italie.—Avant 1760, par Benjamin Sulte.—Histoire de l'île-aux-Coudres, par l'abbé Alexis Meillon (suite).—La bande rouge, par P. du Boisgobey (suite).—Nos gravures : L'attentat contre le roi d'Italie. La jeune année : Les étrennes de bébé. La Trappe et les trapnistes.—Choses et autres.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le Dr J.-B. Meilleur. LL.D.; La jeune année : Les étrennes de bébé; La Trappe et les trapnistes : L'attentat contre le roi d'Italie.

PROFILS ET PORTRAITS

AVIS AU LECTEUR

Ceci n'est pas une préface. Inutile de fuir. C'est une simple révérence au lecteur. Je vais le recevoir sur le seuil, et, après l'avoir salué poliment, je le conduis à la place qu'il veut bien accepter pour assister au défilé de mes *Profil et Portraits*.

Profil, il y en aura plus que de portraits; car ce n'est pas un Panthéon que j'élève de mes mains ambitieuses, mais une simple galerie où je suspendrai les images diverses de ceux qui, en parlement, sur les hustings, au palais, dans la presse, dans les cercles littéraires, se sont fait une sorte de figure.

Il y a déjà énormément de gens fameux parmi nous, fameux par le talent qu'ils ont, et plus souvent encore par le talent qu'on leur prête. En ouvrant un journal, il est rare qu'on ne tombe pas sur le nom d'un orateur qu'on appelle éloquent, ou d'un médecin qu'on donne comme infailible. Les puits de science sont si nombreux sur la route aujourd'hui que, pour peu qu'on marche le nez en l'air et sans y regarder, on court risque d'y choir. Etre sorti de chez soi pour prendre l'air ou vaquer à ses affaires, et se retrouver tout à coup au fond d'un homme célèbre, c'est

une émotion que l'on ne pourrait s'accorder tous les jours sans y user sa vie promptement.

Un guide à travers les groupes divers de nos célébrités, un indicateur sûr qui désigne les grandes, les moyennes et les petites, est donc devenu nécessaire. Il faut mettre aux mains du public un fil conducteur à l'aide duquel il puisse se retrouver dans ce dédale glorieux. Les contemporains n'ont pas toujours la vue nette et le sentiment exact des proportions. On les a vus souvent confondre les statues avec les bustes, et mettre sur piédestal des statuettes...

Mais ceci tourne à la préface, ennui mortel, et je m'arrête.

SIR JOHN

Chaque homme qui sort un peu de l'ordinaire a, flottant au-dessus de lui, un idéal que, dans ses heures propices, il touche du front, et dont il s'éloigne à tire-d'ailes dans ses heures mauvaises. Le sculpteur Wood a saisi l'idéal de Sir John, et en a fixé l'expression dans le très-beau buste qu'il a fait de lui. Ce buste est charmant. La finesse du modèle y est rendue à merveille avec des nuances idéales que les ombres de la réalité voilent parfois. Cette tête vit, pense, raille. C'est celle d'un très-fin personnage ou d'un très-grand acteur.

Acteur, Sir John l'est à coup sûr. Gracieux de sa personne, lesté d'allure comme de parole, il joue ses discours autant qu'il les prononce; il les joue de la voix, de la tête et du geste. Les inflexions qu'il donne à sa voix réveillent sa verve qui dort; sa tête s'échauffe; et la main toujours en mouvement semble relancer le trait que ses lèvres ont laissé tomber et en doubler la force ou l'ironie. C'est de lui surtout qu'on peut dire souvent, qu'en commençant il se bat les flancs, mais il les bat rarement en vain. La verve éclate, le feu pétille, l'adversaire est roussi.

C'est dans la réplique qu'excelle Sir John, c'est dans la riposte qu'il brille surtout. Ses exposés sont parfois languissants, son entrée en matière tâtonnante. Mais, lorsqu'il est piqué au jeu et qu'il a une provocation à relever, il se retrouve lui-même tout entier, et sa fine et mordante parole entrant dans les chairs comme une lame bien trempée, enlève sûrement le morceau. Il a trop d'esprit et de connaissance des hommes, cependant, pour être cruel: ses exécutions sont toujours plaisantes; elles font sourire les victimes elles-mêmes, pour peu qu'elles aient l'humeur facile.

Après le prodigieux succès qu'il vient de remporter aux élections, on ne saurait dire que Sir John ne connaît pas le terrain populaire. Il le connaît même très-bien. Il a monté avec grande habileté la machine qui a fait sauter le ministère Mackenzie. Du premier jour, il a vu ce qu'un tacticien pouvait tirer de la protection, et il a adossé son armée à ce rempart, de telle façon qu'il a été impossible aux libéraux de la tourner. En bon général qui ne néglige aucune chance, il ne s'est pas borné à assurer ainsi ses positions: il a profité de tous les avantages particuliers que pouvait lui offrir chaque province, et il s'est emparé à l'avance des passes et des défilés.

Cependant, nonobstant ce grand coup de fortune, il est incontestable que le véritable terrain de Sir John, le théâtre de ses

plus brillants exploits, c'est le Parlement. Il connaît son Parlement comme chacun de nous connaît son bureau. Il en a la clé et toutes les petites clés. Aussitôt qu'arrive un nouveau Parlement, il le toise, le jauge, le mesure, et sait bientôt ce qu'il en peut tirer. Il en étudie la physionomie et en fait l'analyse. Il ne tarde pas à connaître quels sont, parmi les nouveaux venus, ceux qu'il aura toujours pour adversaires, ceux dont, à l'occasion, il pourra se servir, ceux, enfin, qui finiront par tomber sous son joug. Il s'y connaît en hommes, mais surtout en députés. Il ne confond pas le fer avec l'acier; encore moins l'or pur avec le plomb vil. Il pourrait, après une première session, marquer d'une croix rouge ceux qui ne seront jamais à lui, et d'une croix bleue ceux qui lui appartiendront tôt ou tard. Ce n'est pas qu'il soit sorcier, mais il est expert en choses parlementaires. Il connaît l'étoffe dont chacun est fait, et juge à quel point on la peut assouplir pour qu'elle habille gracieusement un souple courtisan, ou on la peut faire tenir roide pour qu'elle recouvre une statue grite ou romaine.

Les hommes remarquables, comme les bons vins, gagnent en vieillissant. Si le père Thiers avait quitté la scène à la soixantaine, le monde eût ignoré que c'est le plus étonnant Français que, depuis Napoléon, la France ait produit. Papa Dufaure vient de porter à la tribune française ses 80 ans avec une ardeur nouvelle, dans sa lutte oratoire avec M. de Fourtou. Le sort réservait aussi à Sir John un brillant regain. On ne saurait mettre en doute que sa dernière campagne électorale ne soit la plus brillante de sa carrière. Elle a du coup égalé, sinon surpassé, ses plus heureux exploits parlementaires. Séduire un Parlement n'est rien comparé à conquérir tout un peuple. On ne l'en croyait pas capable, et ses grâces paraissaient être de celles qui font plus d'effet sur le parquet de la Chambre que devant le peuple. Sa vieillisse s'est couronnée de ce nouveau laurier; et, après avoir couronné la brune et la blonde, il a enlevé tout un peuple.

Combien durera cette lune de miel? cela n'est pas facile à dire. Cela dépendra, disent les uns, de la fidélité du ravisseur à tenir ses engagements. Cela dépendra, disent les autres, de la constance de la brune et de la blonde. Peu importe! cet enlèvement populaire, qui a étonné les plus avisés, n'en restera pas moins une des surprises de notre temps, et le couronnement étincelant d'une heureuse carrière.

ARBOIS.

LA FAMILLE ROYALE

La question la plus actuelle, présentement, à Ottawa et dans toute la Puissance, c'est celle de la nouvelle cour de Rideau-Hall. Les quelques détails qui suivent, et qui ont trait aux augustes gouvernants du Canada et à la famille royale, intéressent peut-être nos lecteurs.

Son Altesse Royale la princesse Louise est d'origine allemande, par son père et par sa mère. Elle est fille du prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha et de la reine Victoria, dont le nom de famille est Brunswick-Hanovre. Elle a peu de sang anglais, écossais ou normand, comme on a dû le voir par sa généalogie, qui est celle des princes d'Angleterre.

La maison régnante, dont la reine est la dernière représentante, est celle de Brunswick, qui fut appelée au trône d'Angleterre lors de la chute des Stuarts. La reine règne en vertu du droit de succession, comme héritière directe et légitime de Guillaume le Conquérant. C'est toujours la même dynastie, bien que les noms aient changé plusieurs fois. La loi salique n'a jamais existé dans la monarchie anglaise. Cinq familles différentes, héritières successives du roi Guillaume, ont gouverné la Grande-Bretagne depuis l'an 1066, date de la conquête normande et de la fin de l'Heptarchie. Les trois premières étaient françaises; l'une, celle de Guillaume, normande; la seconde, celle des Plantagenets, angevine; la troisième, celle des Tudors, bretonne. Les Stuarts, Écossais, héritèrent des Tudors, comme les Tudors avaient hérité des Plantagenets, et les Plantagenets des Normands, par les femmes. Les Brunswick, Allemands, succédèrent aux Stuarts de la même façon. C'est ainsi que cette dynastie, presque aussi ancienne que celle des Capétiens, a survécu à ceux-ci. La reine Victoria aura été la dernière souveraine de la maison de Brunswick. Le prince de Galles, son héritier et futur successeur, est un prince de Saxe-Cobourg, Allemand comme sa mère, du reste. Il inaugure le règne d'une nouvelle famille dans la même dynastie.

C'a été la destinée de l'Angleterre d'être constamment gouvernée par des étrangers.

Le roi Georges Ier, de Brunswick, le fondateur de la maison royale de ce nom, reçut la couronne d'Angleterre après la mort de la reine Anne Stuart, en 1714, comme héritier de sa mère, la princesse Sophie de Bavière, fille elle-même de la princesse Elizabeth, laquelle était sœur de Charles Ier et fille de Jacques Ier. Jacques Ier (Jacques VI, comme roi d'Écosse) premier roi de la famille des Stuarts en Angleterre, hérita du trône, après la mort de la reine Elizabeth, en vertu des droits de sa mère, Marie Stuart, laquelle était nièce d'Henri VII. Henri VII, le chef des Tudors, avait lui-même hérité des Plantagenets par les droits de sa mère.

La princesse Louise descend ainsi, en ligne directe, par les femmes, de Marie Stuart et de Guillaume le Conquérant.

Son auguste père, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, appartenait à une des grandes familles princières de l'Allemagne.

Cette famille a déjà fourni des rois à la Belgique et au Portugal.

Le roi de Belgique, Léopold II, est le fils de Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, qui, après avoir épousé la princesse Caroline, fille de Georges IV et héritière présomptive d'Angleterre, devint, après la mort de sa femme, le premier roi des Belges, et épousa en secondes noces la princesse Clémentine, fille du roi Louis-Philippe. Léopold Ier était l'oncle du prince Albert, et aussi de la reine Victoria, dont la mère, la duchesse de Kent, était une Saxe-Cobourg.

Un autre prince de Saxe-Cobourg, cousin-germain du roi Léopold, épousa l'héritière du Portugal, la reine Marie de Bragance, et devint le père du roi actuel, Louis Ier.

Le plus remarquable de tous, le prince Albert, épousa la reine Victoria, et devint père du prince de Galles, le futur roi